

DESTIN

Joëlle Giraud-Buttez

Éditions ThoT
Roman

PREMIÈRE PARTIE

ELLE LE LAISSE SEUL sur le quai de gare.

Il la regarde, ne dit rien.

Leurs regards se croisent sans s'attarder.

Il ne cherche pas à la retenir.

Elle part, s'enfuit serait plus juste.

Rien ne lui sert de rester.

N'a-t-elle pas lu dans les livres qu'il fallait vite expédier les « au revoir », ne pas s'éterniser sur le sujet. En aucun cas, elle ne doit laisser entrer en elle ces petites choses, que l'on dit si douloureuses, qu'on appelle les émotions.

Elle doit tenir.

Ne s'y est-elle pas préparée ?

De plus, elle n'a pas de mouchoir pour contenir ce torrent de larmes qu'elle sent prêt à sortir du lit de ses yeux. Pas question de se noyer dans tout ce petit fatras émotionnel, bien assez sera de gérer l'attente d'un retour, une succession de jours à égrener les uns après les autres. Tant de petites croix à mettre sur le calendrier.

Y aura-t-il un retour ?

Le fruit d'une promesse d'un homme enfant.

Pourquoi refuse-t-il de grandir ?
Un Peter Pan, son Peter Pan.
Depuis combien de temps se connaissent-ils ?
Depuis un jour, depuis un an, depuis l'infini des temps.
Depuis le jour où ils poussèrent leur premier cri à l'unisson
dans la même maternité.
Lui, le bracelet bleu : Paul.
Elle, le bracelet rose : Cléa.

Pour l'instant elle maîtrise, ne se retourne pas.
Le RER, direction l'aéroport est à l'annonce.
Il entrera en station dans cinq minutes.
Son cœur la pousse vers la sortie.
Avec lui, l'intensité de son regard.
Non. Elle ne le fera pas, ne se retournera pas.
Elle contrôle la situation, enfin presque.
Ses yeux ne sont toujours pas en crue, mais il y a ce point,
cette oppression, qu'elle ressent là juste à l'endroit où il ne faut
pas, au niveau de l'estomac : au plexus solaire.

Ce plexus si cher à sa professeure de yoga.

Elle avance, suit ses pas impatients de regagner la surface.
Elle ne peut plus respirer, cherche l'oxygène. Tout comme le
saumon, elle remonte le courant des couloirs sans fin, se frayant
un chemin parmi la marée humaine, bravant les effluves, les
coups d'épaule de Parisiens trop pressés avec en fond sonore,
d'obscur versions personnalisées de tubes divers et variés.
Un univers impitoyable, pour les âmes en peine. En dépit du
contexte, de l'oppression croissante interne et externe, elle tente
de se concentrer afin de rétablir le contact avec la source de son
désagrément. Elle essaie de visualiser la planche anatomique des
différents centres dits subtils, communément appelés *chakras*
afin d'évaluer l'urgence d'une intervention éventuelle. En toute

première chose, elle se doit d'en définir l'orientation, la version indienne en sept points ou la tibétaine en cinq. Deuxième étape, la représentation verticale des différents centres. Le *chakra* numéro un ou prise de terre, au niveau de la dernière vertèbre sacrée, l'enracinement, le tellurique puis évolution vers les hautes sphères du cosmique, le sommet de la tête, la prise de ciel. La couleur, le nombre de pétales du lotus, aujourd'hui, elle s'en dispensera.

Bilan de la recherche ?

Néant, le flou artistique.

Tout s'embrouille.

Elle ne se souvient plus.

Elle, pourtant si assidue !

Soudain l'éclaircie !

Manipura !

Le *chakra* des émotions : centrale énergétique opérationnelle H24, en charge de réceptionner sans restriction aucune, toutes les émotions désireuses de s'inviter de façon officielle ou non, de les digérer puis dans l'idéal absolu, les faire glisser en douceur en aval ou en amont. Dans son cas de figure, il semblerait qu'elle subisse, au vu du symptôme ressenti, un léger dysfonctionnement.

Bref, un blocage dans le processus digestion-élimination.

L'évidence est là, elle a mal.

Son cœur, limite de l'implosion !

Ce cœur si sage d'habitude ne lui obéit plus, il improvise, perd le tempo, se lance dans un concerto désordonné, effréné : le concerto de la souffrance.

Pourquoi ne se contente-t-il pas de fonctionner, tout simplement ?

La voilà prise au piège.

Elle qui se sentait si forte, si préparée.

Tant d'heures de yoga, de sophrologie : recentrage, détachement, avec en aparté prise de conscience de l'inconscient, en y ajoutant de façon épisodique le thème classique du grand sens de la vie. Après ce travail intérieur dans l'optique du jour J, n'était-elle pas censée parvenir à neutraliser ses émotions ?

Quelle sottise !

Quelle utopie !

Où était la maîtrise dans tout cela ?

La maîtrise : vain mot sans consistance, artifice derrière lequel on se rassure, auquel on se raccroche. Un mur littéraire construit sur l'illusion, protection virtuelle contre les peurs issues des profondeurs. Celles qui frappent à la porte, que l'on refuse de recevoir, car il en est mieux ainsi. Simplicité de jugement.

De toute évidence, en ce qui la concernait, quelques séances supplémentaires seraient à négocier avec son agenda car, côté gestion émotionnelle, il lui restait à combler encore quelques lacunes.

Triste constat : elle souffrait.

Tout compte fait, n'était-ce pas la faute de Paul ?

Pourquoi était-il parti ?

Il en avait le droit, lui dit une petite voix.

Ce mot *partir*, combien de fois ne l'a-t-elle étymologiquement décortiqué, histoire de l'apprivoiser, le rendre moins douloureux, le dissocier de cette lame d'acier qui s'est figée dans son cœur, le jour où à la terrasse du café Notre-Dame, il lui a simplement écrit sur un bout de papier qu'il partait. À cet instant précis, le mot s'est inscrit en elle pour ne plus s'en effacer. « Partir » ne pouvait se dissocier de « Revenir ». Telle était sa propre logique. Nourriture, d'un futur cœur en attente. Pare-feu infantile face à l'éventualité d'un non-retour. Logique bien dérisoire, éloignée

de toute objectivité et dont maintenant elle n'était plus vraiment sûre. Au fond d'elle-même, elle avait toujours su qu'un jour il partirait, même si elle en refusait la perspective, persuadée que d'user de la méthode Coué, Paul resterait.

Quelle désillusion !

Revenir pour elle, était dans ses projets, lui a-t-il dit.

Lui le rêveur, l'homme en éternelle transhumance dont l'existence s'est arrêtée un jour du passé, dont le présent n'était que transparence, dont l'avenir avait perdu tout sens.

Lui, son presque frère.

Lui, l'être d'un autre monde.

Qu'advient-il de sa promesse ?

Les mois passeront, suivis des saisons, les sécheresses succéderont aux moussons.

Laissera-t-il ces quelques mots glisser à travers les mailles du temps à la rencontre de l'oubli, vers les abîmes de son sac de voyage, entre souvenirs et jeans usés ?

Àïe ! La voilà mal partie, c'est elle Cléa maintenant qui glisse, glisse. Il faut qu'elle fasse quelque chose. À ce rythme-là, cela lui laissera tout juste le temps de rejoindre son appartement avant qu'elle ne s'effondre dans les bras du premier inconnu compatissant.

À qui elle ne dira rien. À qui elle demandera de se taire.

Çà, elle ne dira rien, que pourrait-il comprendre cet inconnu ?

Rien !

Que pourrait-il comprendre de cette oppression qui lui étreint la poitrine, cette pieuvre dont les tentacules l'enserrent au point de la broyer, de la laisser décomposée en pièces détachées ?

Là, sur ce trottoir de Paris.

L'homme lui proposera sans doute un mouchoir pour sécher

ses larmes, peut être un thé, un chocolat ou un café au troquet d'à côté, les yeux rivés sur sa montre en pensant à l'explication à donner pour ce retard inexplicable.

C'est décidé, elle contiendra ses larmes, les gardera pour elle ou peut-être les partagera-t-elle avec son chat. Lui au moins la comprendra !

Courage, il ne lui reste plus que trois feux à remonter et cinq étages à grimper.

Pourquoi tant d'agitation, cette foule à braver ?

D'habitude elle n'y est pas.

D'habitude elle est là, mais tu ne la vois pas, lui murmure une petite voix.

Elle doit se ressaisir, mettre à profit ses heures consacrées au concept de la pensée positive. Passer à la pratique, se recentrer sur la pleine conscience de l'instant présent. Pour cela, laisser le passé au passé, le futur au futur. Rattraper son esprit avant qu'il ne s'échappe.

Oublier la maîtrise en pleine dérive et accueillir l'optimisme ! Elle doit rester objective, voir ce qui doit être vu, sans plus !

Paul a besoin d'elle, elle a besoin de lui.

La vie les a fait naître ensemble, elle ne pourra les séparer.

Elle se sent mieux.

Elle devrait atteindre sa destination dans une relative clarté d'esprit.

23 h 00.

Cléa pense à Sophie.

Dans la soirée, cette dernière, tout à la fois amie et professeur de yoga, est venue aux nouvelles. Sa particularité, ne pas s'encombrer de mots excédentaires surtout en situation de

crise. Après un : « Bonsoir ma Belle », elle prit la direction des opérations avec le questionnaire de circonstance.

— Comment vas-tu ?

Pas trop dur ?

Auquel Sophie s'est vu répondre :

— Il y a eu mieux, complété d'un petit retour synthétique concernant l'indocilité de son plexus !

Sophie, assumant pleinement ses fonctions d'amie et de professionnelle de la zen attitude, s'est jetée séance tenante sur le coupable, pas question de prendre le risque de laisser s'installer une éventuelle cristallisation !

— Cléa, prête pour une petite respiration Pranayama ?

Inspiration ! Expiration lente, tout en conscience, n'oublie pas ! Allez, on y va.

La magie du téléphone !

Face à une Sophie à la volonté démultipliée, on n'offre pas de résistance !

Alors, via les ondes de la modernité, elle s'est laissée bercer par le rythme demandé malgré ses difficultés de concentration, l'esprit prisonnier d'un avion survolant de vastes horizons.

Son amie, consciente de l'impact négatif du mot départ ne semble pas vouloir lâcher prise, concentrée sur l'objectif à atteindre : venir à bout du plexus.

— Allez Cléa, on recommence !

Après un demi-forfait de séance, une vingtaine d'inspirations, d'expirations, Sophie semble relativement satisfaite.

— Cléa, tu m'entends ?

Le plexus a-t-il rendu les armes ?

« Mission accomplie » fut la réponse.

Oui, Cléa se sentait mieux.

Adorable Sophie, elle seule pouvait comprendre, elle connaissait Paul. Mais connaissait-on vraiment Paul alors qu'il

se connaissait à peine, s'appuyait sur elle pour avancer dans la vie, se nourrissait de son énergie, pour se reconstruire. Elle, son pilier, sa Princesse comme il aimait à le dire. Deux mots qu'elle gardait précieusement dans un tiroir de son cœur.

La voix de Sophie la tire de ses pensées.

— Pour le plexus, lui dit-elle, je pense que c'est momentanément gagné, mais à surveiller car le risque de récurrence est possible. Les angoisses aiment les terrains de faiblesse, elles s'en nourrissent, alors garde-les à distance. Pour ce qui est de la prise en charge « psychologique », je te conseille l'ouverture obligatoire de l'agenda pour quelques prises de rendez-vous entre copines : cinéma, resto, histoire de ne pas laisser filer ton esprit vers des velléités de grande évasion.

Après avoir grandement remercié Sophie, Cléa déconnecte son portable, éteint l'ordinateur, bien décidée à laisser le monde à la porte de son appartement.

Elle veut être seule, seule avec Paul.

Son ami le chat perçoit sa tristesse, elle le sait, pourtant elle ne lui a encore rien dit. Doucement la boule soyeuse vient se blottir près d'elle puis, tel un métronome, calque son souffle au sien. Par habitude, Cléa pose la main sur la tête de son compagnon, par habitude son ronronnement ne tarde pas à venir.

Pourquoi n'est-on pas un chat ? se dit-elle.

Tout serait moins compliqué.

Bientôt deux heures du matin.

Morphée n'est toujours pas pressé de venir la chercher. Son *chakra* la laisse tranquille, elle se sent plus calme, moins oppressée. Sa tête quant à elle, s'est vu investir de mille pattes infatigables. Le vertige des mots. Un marathon de pensées sans fin vers un but indéfini. Elle se dit qu'une fois ces dernières

épuisées, en peine d'énergie à force de trotter, à bout de souffle, elles se poseront dans un coin de son esprit. Elle pourra enfin s'offrir quelques heures de repos, consciente que la migraine sans grâce à son égard profitera du silence de la nuit, pour prendre rendez-vous avec les premières lueurs du jour. Pour le bureau, elle improvisera. Une journée d'immobilisation sous la couette ne mettra pas en péril la cote boursière de l'entreprise. Son collègue, Martin de son petit nom, se fera un plaisir d'avancer quelques-uns des dossiers en cours, avec la perspective de la traditionnelle bise de remerciement. Elle n'y manquera pas, anticipant avec malice le feu aux joues de son ami. Depuis combien d'années travaillent-ils ensemble ?

Elle ne s'en souvient plus.

Depuis combien de temps la couve-t-il du regard, perdu dans sa timidité, déstabilisé devant sa belle assurance. Elle qui maîtrise, ne craque jamais selon les bruits de couloir. Une autorité innée qui fait l'admiration de ses supérieurs.

Qu'en est-il ce soir de cette belle assurance ?

Plus liquide qu'un bouillon de légumes !

Si Martin la voyait, les ailes du courage viendraient à bout de sa timidité devant cette tour de Pise qui ne sait plus trop de quel côté elle est censée tomber !

La nuit est bien avancée, elle n'a plus le courage de penser.

Comme certains comptent les moutons, elle compte les heures, les minutes et les secondes.

Morphée frappe enfin à la porte.

Elle ferme les paupières et l'invite à entrer.

LE RÉVEIL SONNE, six heures trente.

Flûte, hier soir elle a oublié de l'éteindre !

Pour sa plaidoirie, elle en appelle aux circonstances atténuantes : état perturbé lié à un choc émotionnel. Si elle a oublié son bon vieux réveil, la migraine quant à elle répond présente à l'appel, la sonnerie ayant fait office de détonateur. Sa tête explose. Une cervelle à deux mille à l'heure, coincée entre l'enclume et le marteau, à égrener les heures, les minutes sans occulter les secondes, avait de quoi vous laisser pour la journée, quelques séquelles de sa suractivité.

L'esprit embrumé, les jambes en coton, elle se dirige vers la salle de bains.

Hop ! Deux comprimés dans un grand verre d'eau, au passage un coup de téléphone au bureau et retour sous la couette pour la digestion psychologique du départ de Paul. Néophyte dans le domaine de l'exploration humaine, elle se laissera guider par l'inspiration émotionnelle de l'instant. Estimation approximative du temps nécessaire !

Une journée devrait suffire, elle avisera après le débriefing du soir.